

XII

Seule dans le grand salon, la fenêtre ouverte, Mme Jeanne additionnait des colonnes de chiffres. D'ordinaire c'était une joie pour elle de régler ses comptes de ménage ou d'établir le bilan d'une année commerciale.

Elle aimait le calcul, dont elle avait eu le goût très jeune. Elle s'était réservé le contrôle de la comptabilité chez son fils. Et, précisément, elle établissait en ce moment l'inventaire annuel.

Mais elle le faisait avec inquiétude. Elle n'était pas sûre. Elle soupçonnait seulement un résultat mauvais. Déjà, les deux dernières années s'étaient soldées en perte. Elle avait espéré que les affaires du moulin à huile se relèveraient ; Guillaume paraissait assez content.

Les chiffres semblaient indiquer cependant une mauvaise année. Les deux rides au coin des lèvres de Mme Jeanne se creusaient. Elle relevait la tête par moments, lasse, et pour se reposer, regardait les ondes mouvantes des arbres, vaguement.

« Encore une illusion de mon fils, pensait-elle. L'année va être mauvaise, si elle n'est pas désastreuse. Ah ! le pauvre enfant, qui ne se doute pas où nous en sommes ! S'il le savait ! Mais j'ai mieux fait de le lui cacher. Il a assez de ses chagrins. Le commerce, pour lui, est une manière d'oublier, une occupation qui le force à ne plus songer. C'est tout... Et ce n'est pas assez pour réussir. Il aurait fallu mon mari. »

La physionomie austère de M. Jobic L'Héréec lui revenait en mémoire. Elle revoyait cet homme dont elle n'avait pas seulement pris le nom, mais les goûts, les habitudes, la manière de voir et d'agir, qu'elle interrogeait encore de souvenir avec vénération, dans les cas difficiles, contente au fond et immuable en ses résolutions, dès qu'elle était convaincue d'avoir fait ce qu'il eût fait lui-même.

Oui, il eût fallu la grande expérience, l'esprit méthodique et réfléchi de M. Jobic pour se tirer d'une situation comme celle-là. Il aurait eu la décision, l'énergie persévérante de l'effort, tandis que Guillaume...

Des mots de ce monologue intime étaient prononcés à demi-voix, sans suite, ils tombaient dans le silence de la vaste salle blanche, dont un bourdon égaré faisait le tour en ronflant.

Puis elle se remettait à parcourir les colonnes de chiffres. Sa plume, posée en travers, suivait, d'un mouvement régulier, l'absorption des chiffres dans la mémoire de la calculatrice. Mais c'était une sorte de travail machinal qui n'interrompait point, chez Mme Jeanne, la rêverie commencée.

« Je ne vois pas d'issue. Lui parler à lui ! A quoi bon ? Il fait ce qu'il peut. Le commerce n'était pas son affaire. Et puis les chagrins... Oh ! c'est bien sa faute à elle, si nous allons à cette... »

Le mot s'arrêta aux lèvres. Et elle s'arrêta aussi là un moment, Mme Jeanne. Bien qu'elle fût seule, une rougeur légère, un peu de sang venu du cœur troublé, mit une tache sur ses maigres joues.

Elle sentait la réprobation de la longue suite de bourgeois patients, économes, qui avaient fait la fortune et qui la voyaient prête à sombrer, du fond des tombes, au pays de Tréguier.

Dehors, le soleil chauffait les fleurs. Un parfum violent sortait des glycines qui levaient leurs secondes fleurs au ras de la fenêtre. Elle se pencha de nouveau.

Tréguier ! Comment avait-elle fait pour quitter Tréguier, elle Trécoroise depuis des siècles, attachée par les habitudes de race et par tous les liens de près de cinquante ans de vie à ce coin de sol breton ? Elle se demandait cela encore quelque fois.

Et la question se présenta de nouveau à son esprit, avec le cortège de réponses tristes, usées, que l'on revoit l'une après l'autre. Oui, le malheur avait commencé là... Au dedans de son cœur le nom de Tréguier sonnait comme celui d'une noblesse dont elle avait été et dont elle n'était plus.

Tomber de Tréguier à Lannion ! Pour elle la chute avait été pressentie. Oui, elle savait d'avance qu'elle ne s'accoutumerait jamais dans la ville folle, comme elle l'appelait, que le séjour des Espagnols et des gouverneurs débauchés avait remplie d'une population avide de plaisirs, et légère, et folle de cœur.

Entre elle deux, il y avait une de ces haines de canton que la Bretagne nourrit, sous des apparences rigides et uniformes.

Quand elle pensait à Tréguier, elle revoyait la splendeur épiscopale de l'ancienne cité, son air de pudeur farouche, la cathédrale, où un peuple aurait tenu, haute de voûte, couverte de moisissures qui verdissaient glorieusement le granit, avec ses longues files de chevaliers de pierres couchés dans les niches, ses inscriptions, son cloître, ses tours, ses rosaces découpées par le génie bizarre et poétique des aïeux.

Elle revoyait sa place à l'église, sous les rayons atténués des vitraux, sa maison aux murs de forteresse, autour de laquelle une rue tournait. Elle nommait les bourgeois et les nobles qui la

saluaient, les visites qu'elle avait reçues lors de la mort subite de M. Jobic L'Héréec.

Vingt fois le jour, encore maintenant, son esprit pleurait l'homme énergique, entendu en affaires, dominant et digne, qui l'avait faite la première bourgeoise de Tréguier, par l'immuabilité de sa fortune, de son caractère et de ses habitudes.

Quand il avait fallu quitter Tréguier, elle avait eu le sentiment que sa vie à elle était finie. Elle avait lutté. Pourquoi partir ? Pourquoi abandonner cette usine médiocre et sûre qui avait un canal sur le port, où les goélettes venaient s'approvisionner d'huile ? M. Tanguay Morel, l'associé, suffisait à mener l'affaire.

Guillaume, après la mort du père, pouvait vivre honorablement, presque sans travail, assuré de l'avenir. Il avait fallu l'amour insensé pour cette Lannionnaise... Et tout quitter, la ville, l'usine, les amis, la paix, le paysage, si bien entré dans les yeux qu'il ne s'efface plus, renoncer à mourir là... et venir tomber à Lannion, parmi les filles aux cheveux blonds, qui ont les joues roses et la rage de la danse au cœur !

Tout cela repassait au travers des colonnes de chiffres, aussi net qu'au premier jour, aussi douloureux.

Le reste, tout ce qui avait suivi cet arrachement au pays natal ne lui revenait qu'en bloc, comme une conséquence logique, fatale, prévue ; la brouille lente du ménage, les reproches, les dépenses inconsidérées d'une tête folle de petite ambitieuse, l'acquisition désavantageuse d'un moulin sur le Guor, les froissements nouveaux engendrés par la gêne, la séparation, la vie nouvelle alors, où son fils et elles s'étaient retrouvés seuls, mais assombrie, préoccupée, atteinte par le souci d'argent et rongée de souvenirs.

Dix ans de lutte contre soi-même.

Elle était devenue blanche de cheveux, Mme Jeanne L'Héréec. Elle avait beaucoup travaillé, comme un homme, comme le vrai chef de la maison "Veuve L'Héréec et fils". Le chagrin d'avoir quitté Tréguier la tenait toujours. Devant son fils, elle se contenait. C'était une sorte d'abîme entre eux, cette question du passé. Ils le regardaient chacun de leur bord, et tristement tous deux.

Mais quand elle était seule à travailler, Mme Jeanne laissait parler les vieilles déceptions de sa vie amassées au fond de son cœur. Et elle concluait souvent : " Si j'étais un homme, je retournerais à Tréguier et j'y referais ma fortune ! "

Mme Jeanne, ce jour-là, n'eut pas le temps de conclure.

La sonnette, qui, mêlée aux feuilles de la glycine, agitait en se remuant tout un système de branches, rendit un son étouffé. L'heure était morte.

Mme Jeanne entendit une voix qui demandait son fils. Elle crut, à travers dix années, la reconnaître. Ses pommettes sèches pâlirent subitement. Elle posa la plume et tendit l'aile de son bonnet.

La domestique répondait que monsieur était à l'usine. Il y eut un silence. Puis, deux ombres coulèrent sur le bourrelet de verdure, au ras de la fenêtre. Gote ouvrit la porte du salon et une femme en deuil entra.

Avant même que Mme Corentine eût relevé sa voilette, Mme Jeanne la reconnut. Elle demeura muette de surprise, renversée par cette audace dans son fauteuil jaune, ses yeux gris fixés sur Corentine et éclairés jusqu'au fond par la lumière de la fenêtre. La jeune femme, debout à contre-jour, ne trouvait pas une parole de son côté.

Une émotion trop forte l'avait saisie en mettant le pied dans cette maison qui était la sienne ; le sentiment de la fragilité de ses espérances, du peu de chance qu'avait sa démarche d'être accueillie.

Après dix ans, elle retrouvait les yeux, l'attitude, la raideur de cette femme, dans le même décor immobile du salon jaune. Elle baissa les yeux comme devant un juge. Mme Jeanne se leva à son tour.

— Que venez-vous faire ici ?

Mme Corentine reprit un peu de courage et dit très doucement :

— Je venais voir mon mari.

— Vous n'en avez plus le droit.

— Oh ! Madame, après si longtemps... et quand on souffre.

— Vous souffrez ?

— Oui... beaucoup...

— Nous aussi, Madame, nous avons souffert... chacun à ou sa part. et la nôtre a été large... Guillaume n'est pas ici...

— Je le savais... Gote m'avait dit...

— Il est inutile de le voir... Mon fils a pris son parti de notre solitude... Que lui vouliez-vous ?

Corentine fut sur le point de répondre :

« Lui demander pardon. » Les mots lui vinrent à l'esprit ; mais elle ne répondit pas. Mme Jeanne la tenait sous ce regard de mépris et d'invincible obstination qu'elle connaissait. Et ce fut la vieille femme qui reprit :

— Personne ne vous a demandée ?

— Non. Je suis venue de moi-même, Madame, je vous assure, par un bon mouvement... parce que j'étais à Perros... en passant... chez mon père... et que je ne veux pas m'en aller sans avoir essayé, Ah ! tenez, Madame, ne me repoussez pas...